

ENTRETIEN AVEC SYLVAIN HUC ET MATHILDE OLIVARES



© Lorán Chourrau

LA VIE NOUVELLE
LES 10 ET 11 MARS
À LA VIGNETTE

ENTRETIEN MENÉ
PAR CAMILLE LOTZ

Votre rencontre a donné naissance à une collaboration de longue haleine. Comment définiriez-vous cette relation artistique ?

Mathilde Olivares - Je dirais que c'est une relation de complicité artistique, débutée il y a une dizaine d'années. Le milieu de la danse contemporaine est très réduit, nous nous sommes donc croisés régulièrement avant de travailler ensemble. Sylvain m'a d'abord proposé de participer à *Playmobile*, un projet de médiation à destination des classes primaires. J'ai ensuite endossé plusieurs rôles : interprète dans *Sujets* (2018), *Nuit* (2021) et *Wonderland* (2021), regard extérieur pour *The lost pieces* (2023) et *Lex* (2019). C'est une forme de dialogue constant où chacun apporte sa sensibilité, sa manière

de voir le corps et le mouvement. On ne se limite pas à la technique ou à la performance : il s'agit de comprendre ce que la danse peut faire advenir, ce qu'elle peut ouvrir comme espace pour les spectateurs et pour nous-mêmes.

Sylvain Huc - Avec *La vie nouvelle*, c'est la première fois que nous nous retrouvons tous les deux sur scène. Notre duo est né d'un travail de longue date, construit à travers des années de collaboration où nous avons élaboré un langage chorégraphique partagé, souvent de manière implicite. Jusqu'ici, Mathilde était plutôt interprète ou regard extérieur de mes pièces, mais pour cette création, nous avons co-écrit et dansé à deux, donnant ainsi toute leur place aux idées et pratiques développées en commun. Ce n'est pas un projet issu d'un propos particulier, mais plutôt la continuité et l'approfondissement d'un sillon que nous creusons depuis longtemps. Celui-ci mêle travail technique, improvisation et réflexion autour de la place de la danse dans un contexte social plus global, nourries par nos échanges quotidiens.

Vous évoquez souvent la danse comme un langage physique. Pouvez-vous m'expliquer ce que vous entendez par là ?

S.H. - Il ne s'agit pas, pour nous, de partir d'un discours préalable ou de véhiculer un message, un propos, une thématique. La danse est un langage qui ne communique que lui-même, et qui permet de travailler des émotions, des forces, de façon physique. Je ne cherche pas à ce qu'un mouvement soit le symbole de quelque chose. Ce qui m'intéresse, c'est de créer un langage en soi, avec ses structures, ses respirations, ses silences. La danse est un langage qui parle dans et à travers le corps, et ce langage est infini.

M.O. - Oui, et pour moi, ce langage physique n'exclut pas le récit. La

danse raconte quelque chose, une infinité de récits possibles, non linéaires. C'est pour cela que je préfère employer ce terme plutôt que narration, qui renvoie davantage à un déroulé dramaturgique identifié. Le geste, la composition spatiale, la temporalité deviennent une sorte de syntaxe. Sur scène, un certain chaos, un vertige peuvent apparaître, mais toujours structurés, afin de laisser émerger des formes qui surprennent et questionnent le spectateur.

S.H. - *La vie nouvelle* est une pièce de danse qui, si elle fait le récit de quelque chose, fait avant tout le récit d'elle-même. Dès lors qu'on veut faire porter à la danse un discours ou un propos sur quelque chose, on l'assujettit, on la domestique, on la réduit à tellement moins que ce qu'elle est. La danse traite d'elle-même à travers elle-même ; ajouter des couches de discours nous est rapidement apparu superflu. Il s'agissait au contraire de s'en débarrasser pour faire le récit de ce que notre rencontre et notre pratique commune génèrent sur le plateau.

En parlant de « langage qui ne communique que lui-même », on ne peut manquer de penser à un autre langage, celui de la poésie.

S.H. - C'est une grande source d'inspiration. Tout comme elle, la chorégraphie relève pour moi d'un désœuvrement du langage. C'est une manière d'inventer une langue dans une langue. Dans ce cadre, geste, musique et lumière ne sont pas de simples accessoires qui servent à embellir la danse, mais des éléments poétiques avec lesquels je dialogue. Nous avons donc travaillé en conversation étroite avec le compositeur, Fabrice Planquette et le créateur lumière, Jan Fedinger, chacun jouant sa propre partition.

M.O. - La poésie, dans notre création, est ce qui émerge du dépouillement. En musique, lumière ou danse, ce n'est pas une accumulation d'éléments qui crée

le sens, mais plutôt la capacité à ouvrir un imaginaire avec le peu. Ce processus est parfois chaotique, mais c'est dans ce désordre que la poésie peut naître, une forme d'émotion et d'imaginaire qui dépasse aussi le langage physique. J'ai souvent l'impression de dénuder la danse, une sensation à la fois vertigineuse et un peu effrayante, parce qu'il faut se défaire de toutes sortes de recettes et de réflexes. Cela demande de se mettre à nu, de laisser tomber ses protections et ses habitudes, et de composer avec cette vulnérabilité pour inventer autrement.

En refusant de constituer un récit linéaire, s'agit-il d'aller à rebours des modes de production actuels dans la création contemporaine ?

S.H. - Tout à fait. La dimension politique n'est pas celle qui consiste à faire passer un message social ou idéologique sur scène. Pour nous, elle réside plutôt dans la manière dont on organise le travail, dont on choisit de ne pas présenter un récit linéaire, de refuser le schéma classique de cause à effet.

M.O. - Le livret de création permet souvent de légitimer et d'expliquer les choix artistiques. Or, selon moi, danser a du sens et n'a pas besoin de justification. Cette question renvoie aussi au mode de production, qui détermine largement la danse aujourd'hui. On demande de savoir et d'énoncer ce que l'on va faire avant même d'avoir commencé à travailler au plateau. Or, c'est justement dans cette zone d'incertitude que réside, pour moi, le désir de création. De la même façon, nous n'instruisons pas le spectateur, nous ne lui imposons rien mais nous proposons un espace où chacun peut se tenir, percevoir et ressentir à sa manière. Cela rejoint le travail que nous menons dans nos ateliers : partager la pratique, c'est aussi apprendre soi-même de ceux avec qui nous échangeons.

Quelle place la transmission auprès de différents publics occupe-t-elle dans vos projets artistiques ?

S.H. - La saison passée, j'ai organisé des ateliers auprès d'amateurs, dans le cadre de la création de *La*

vie nouvelle. Cette année encore, j'en propose au théâtre La Vignette. La transmission est un volet qui m'est cher, au même titre que la recherche chorégraphique. Ces dernières années, je me suis plutôt focalisé sur la transmission à destination professionnelle mais nous avons aussi été sollicités par le milieu scolaire. Je n'ai jamais donné de cours de danse au sens classique car je n'ai pas de diplôme d'État ; ce sont plutôt des *workshops* où je partage ma pratique. J'apprends énormément en accompagnant les participants. Les voir prendre un espace, travailler physiquement, composer, écrire avec le corps, c'est fascinant. Et ce partage est fondamental. La danse est un langage vivant, et dès qu'on cesse de l'étudier ou de l'expérimenter, il se fige.

M.O. - De mon côté, la transmission m'oblige à comprendre ce que je fais et à me demander ce que je peux et ce que je veux réellement partager. Depuis 2018, ma compagnie, ZZZ, a développé un projet hybride en institutions médico-sociales et psychiatriques intitulé *Séjour & Plongée* où la danse ne se réduit pas à un atelier mais se déploie du matin au soir dans tous les espaces – cantine, salon, dehors, dedans. Ce travail déconstruit les barrières artificielles entre création, médiation et diffusion, et met en lumière la dimension sociale autant que savante de la danse. Après vingt-cinq ou trente ans de pratique, ce projet m'a montré que la plus grande des danses peut parfois se jouer dans le geste le plus simple, comme celui qui consiste à bouger la main.

Vos réflexions autour de la création chorégraphique vous ont-elles amenés à interroger le rôle des spectateurs ?

M.O. - La question du spectateur est toujours présente, car ce que nous désirons faire, nous souhaitons aussi le partager. Le rôle de « regard extérieur » est alors essentiel dans le processus de création en ce qu'il permet de questionner ce que nous faisons avant de le montrer au public.

S.H. - Je ne crée pas pour répondre aux attentes du public mais pour donner à voir. Finalement, c'est

le regard des spectateurs que je chorégraphie et qui permet d'ouvrir une zone de dialogue. Cet espace, chacun l'habite à sa manière. C'est valable pour toutes et tous, même le jeune public.



© Loran Chourrau

INSCRIVEZ-VOUS !

[À la billetterie du théâtre
ou par téléphone]

L'USAGE DU CORPS

Workshop danse avec
Sylvain Huc

Sam. 7 et dim. 8 mars.
sam. 14 et dim. 15 mars
sam. 13h-19h
dim. 10h-17h

Au Studio La Vignette

Restitution :
lun. 16 mars à 19h15
à La Vignette